

## II

La pelouse ensoleillée de Ganduma. Plus bas, dans la plaine le village de Chardeuil, voilé par une brume de chaleur tremblant. Un petit garçon, enfoncé jusqu'à mi-corps dans un trou qu'il a creusé près du tas de sable, guette, dans l'immense paysage qui l'entoure, l'arrivée d'un invisible ennemi. Ce jeu était inspiré par la lecture de mon livre favori, la *Guerre de Forteresse* de Danrit. J'étais, dans mon trou de tirailleur, le soldat de deuxième classe Mitour, et je défendais le fort de Liouville, commandé par un vieux colonel pour qui je me serais fait tuer avec joie.

Je vous demande pardon de noter ces sentiments puérils, mais c'est là que je trouve la première expression d'un besoin de dévouement passionné qui a été un des facteurs dominants de mon caractère, bien qu'il se soit appliqué ensuite à des objets tout différents.

Dès ce temps-là je reconnais, si j'analyse, cette imperceptible parcelle encore saisissable en ma mémoire de l'enfant que j'ai été, que, dans ce désir de sacrifice, il y avait un peu de sensualité.

Très vite d'ailleurs mon jeu se transforma.

Dans un autre livre, que l'on me donna pour le Jour de l'An et qui avait titre: *Petits Soldats russes*, je lus l'histoire d'une bande de lycéens qui décident de former une armée et choisissent pour reine une étudiante. La reine s'appelait Ania Sokoloff "C'était une jeune fille remarquablement belle, svelte, élégante et adroite". J'aimais le serment des soldats à la reine, les travaux accomplis par eux pour lui plaire et le sourire qui était leur récompense. Je ne savais pourquoi ce récit m'était tellement agréable, mais c'était ainsi, je l'aimais, et ce fut certainement par lui que se forma pour moi cette image de femme que je vous ai si souvent décrite. Je me vois marchant à côté d'elle sur les pelouses de Gandumas; elle me dit d'une voix grave des phrases mis à l'appeler l'Amazone, mais je sais que toujours l'idée de hardiesse, de risque fut mêlée au plaisir qu'elle me donnait.

J'aimais aussi beaucoup lire avec ma mère l'histoire de Lancelot du Lac et celle de Don Quichotte. Je ne pouvais croire que Dulcinée fût laide et j'avais arraché de mon livre la gravure qui la représentait, afin de pouvoir l'imaginer telle que je la souhaitais.

Bien que ma cousine Renée eu<sup>t</sup> deux ans de moins que moi, elle fut longtemps ma camarade d'études. Puis, quand j'eus treize ans, mon père me fit entrer au lycée Gay-Lussac, à Limoges.

Alors je logeai chez un de mes cousins et ne revins plus chez nous que le dimanche. J'aimais beaucoup la vie du lycée. Je tenais de mon père le gou<sup>t</sup> des études, de la lecture; j'étais bon élève. L'orgueil et la timidité des Marcenat montaient en moi, inévitables comme leurs yeux brillants ou comme leurs sourcils un peu hauts. Le seul contrepoids à mon orgueil était l'image de la Reine à laquelle je restais fidèle. Le soir, avant de m'endormir, je me racontais des histoires et mon Amazone en était l'héroïne. Elle avait maintenant un nom, Hélène, car j'aimais Hélène d'Homère et mon professeur de seconde, M. Bailly, était responsable de cette aventure.

Pourquoi certaines images demeurent-elles pour nous aussi nettes qu'au moment de la vision, alors que d'autres, en apparence plus importantes, s'estompent puis s'effacent si vite? En ce moment, sur un écran intérieur et merveilleusement au point, je projette M. Bailly entrant en classe de son pas lent, un jour où nous devons composer en français; il accroche à une patère sa houppelande de berger et nous dit:

"J'ai trouvé pour vous un beau sujet: la Palinodie de Stésischore..."

Oui, je vois très bien encore M. Bailly. Il a une moustache épaisse, des cheveux en brosse, un visage fortement marqué par des passions sans doute malheureuses. Il tire de sa serviette un papier et dicte:

"Le poète Stésischore, ayant maudit dans ses vers Hélène, pour les maux attirés par elle sur les Grecs, est frappé par Vénus de cécité et, comprenant alors sa faute, compose une palinodie où il exprime son regret d'avoir blasphémé contre la beauté."

Ah! que j'aimerais à relire mes huit pages de ce matin-là. Lamais plus je n'ai trouvé ce contact parfait de la vie profonde avec la phrase écrite, jamais, sauf peut-être pour quelques lettres à Odile et, il y a huit jours à peine, pour une lettre que je vous destinais et ne vous ai pas envoyée. Le thème du sacrifice à la beauté éveillait en moi des résonances si profondes que, malgré ma grande jeunesse, je me sentis effrayé et que je travaillai pendant deux heures avec une ardeur presque douloureuse, comme si j'avais pressenti combien j'aurais de

raisons d'écrire, moi aussi, au cours de ma vie terrestre et difficile, la palinodie de Stésischore.

Mais je vous donnerais une idée très fausse de ce qu'est l'âme d'un lycéen de quinze ans, si je ne vous disais que mon exaltation restait intérieure et parfaitement cachée. Mes conversations avec mes camarades sur les femmes et l'amour étaient cyniques. Quelques-uns de mes amis racontaient leurs expériences avec des détails techniques et brutaux.

Moi, j'avais incarné mon Hélène en une jeune femme de Limoges, amie des cousins chez lesquels je logeais.

Elle s'appelait Denis Aubry, était jolie et passait pour légère. Quand on disait devant moi qu'elle avait des amants, je pensais à Don Quichotte à Lancelot, et j'aurais voulu attaquer à coups de lance les calomnieux.

Les jours où Mme Aubry venait dîner, j'étais fou de bonheur et de crainte mêlés. Tout ce que je disais devant elle me paraissait absurde. Je détestais son mari, qui était un fabricant de porcelaine inoffensif et bienveillant. Dans la rue, en revenant du lycée, j'espérais toujours la rencontrer, j'avais remarqué qu'elle allait souvent, vers midi, acheter des fleurs ou des gâteaux rue Porte-Tourney, en face de la cathédrale. Je m'arrangeais pour être à cette heure-là sur le trottoir, entre la fleuriste et le pâtissier. Plusieurs fois elle me permit de l'accompagner jusqu'à sa porte, ma serviette de lycéen sous le bras.

Quand l'été vint, je la vis plus facilement au tennis.

Un soir, comme il faisait très beau, plusieurs jeunes couples décidèrent qu'ils dîneraient là. Mme Aubry, qui savait très bien que je l'aimais, me demanda de rester aussi. Le souper fut gai. La nuit tombal j'étais couché sur le gazon, aux pieds de Denise; ma main rencontra sa cheville que j'enveloppai doucement sans qu'elle protestât. Il y avait derrière nous des seringas dont je sens encore le parfum très fort. On voyait les étoiles à travers les branches. Ce fut un moment de bonheur parfait.

Quand la nuit fut tout à fait noire, je devinais, rampant vers Denise, un garçon de vingt-sept ans, avocat célèbre à Limoges pour son esprit, et j'entendis malgré moi une conversation qu'ils eurent ensemble à voix basse. Il lui demanda de le rencontrer à Paris, à une adresse qu'il lui donna; elle murmura: "Taisez-vous", mais je compris qu'elle irait. Je n'abandonnais pas sa cheville qu'elle me laissa,

heureuse, indifférente; mais je me sentis blessé et conçus soudain un mépris sauvage des femmes.

J'ai sur ma table, en ce moment, le petit carnet de collégien où je notais mes lectures. J'y vois:

"26 Juin. D, une initiale enveloppée d'un petit cercle. En dessous j'avais copié une phrase de Barrès: "Il faut faire un assez petit cas des femmes, mais nous émouvoir à les regarder et nous admirer de ressentir pour d'aussi maigres choses un sentiment aussi agréable."

Pendant tout cet été je fis la cour à des jeunes filles. J'appris qu'on pouvait, dans les allées obscures, les prendre par la taille, les embrasser, jouer avec leurs corps. L'épisode Denis Aubry semblait m'avoir guéri du romanesque. Je m'étais fait une méthode de libertinage et elle réussissait avec une certitude qui m'emplissait d'orgueil et de désespoir.

[]

## II

Đồng cỏ Gandumas tràn đầy nắng ấm. Bên dưới, giữa cánh đồng là ngôi làng Chardeuil bị che khuất bởi một đám sương mù mỏng mảnh. Một chú bé, mình ngấp nửa người trong hố cát mới đào, vẻ đang rình mò, trong khung cảnh rộng lớn chung quanh, một kẻ địch vô hình sắp xuất hiện. Trò chơi này do tôi bày ra sau khi đọc cuốn truyện ưa thích tựa đề Cuộc Chiến Đồn Trại của Danrit. Trong cái hố cá nhân, đóng vai chú lính Mitour đang bảo vệ pháo đài Liouville do một vị Đại tá già chỉ huy, tôi có thể hân hoan chết thay cho ông ta.

Xin Isabelle tha lỗi nếu tôi viết ra cả những tình cảm con trẻ, nhưng đó là sự biểu lộ đầu tiên của nhu cầu say mê hy sinh, yếu tố trội bật nhất trong tâm hồn tôi, dấu rằng về sau tình cảm đó được áp dụng cho nhiều đối tượng hoàn toàn khác biệt. Ngay từ khi ấy, nếu phân tích các phần nhỏ còn giữ được trong ký ức về chú-bé-tôi thuở đó, tôi nhìn nhận rằng trong cái ý ham thích đã có pha đôi chút dục tính.

Dù vậy trò chơi của tôi thường thay đổi rất nhanh.

Trong một cuốn sách khác được tặng vào dịp đầu năm mang tên Những Chú Lính Nga Non Trẻ, tôi đọc thấy truyện một đám học sinh cùng nhau thành lập một đạo quân và chọn một cô sinh viên làm nữ

hoàng. Nữ hoàng tên là Ania Sokoloff. "Đó là một cô gái đặc biệt xinh đẹp, dáng mảnh mai, lịch sự và khéo léo." Tôi thích lời thề của đám lính trước mặt nữ hoàng, thích nụ cười mà nữ hoàng dùng để thường công cho đám lính. Tôi không hiểu tại sao tôi lại thích thú câu chuyện đó như thế, nhưng chắc chắn là vậy, tôi thích nó thật; và cũng chính nhờ đó mà tôi đã cấu tạo nên hình ảnh một người nữ mà tôi thường tả cho Isabelle nghe. Tôi tưởng tượng mình đi bên nữ hoàng trên cánh đồng cỏ ở Gandumas; lắng nghe bà nói bằng một giọng trầm trầm những lời nói buồn mà đẹp. Tôi không biết từ lúc nào mà lại gọi bà hoàng đó là Amazone, nhưng cũng nhớ rõ rằng luôn luôn cảm thấy ý niệm táo bạo, nguy hiểm, trộn lẫn với sự thích thú mà nữ hoàng Amazone đã tạo ra cho tôi.

Tôi cũng thích cùng mẹ tôi đọc truyện Lancelot du Lac và truyện Don Quichotte. Tôi không thể tin được rằng nàng Dulcinée lại xấu, cho nên tôi xé tấm hình nàng trong sách đi, để có thể tưởng tượng ra nàng đúng với ý thích của mình.

Tuy nhỏ hơn tôi hai tuổi, nhưng cô em họ Renée lại là bạn đồng môn với tôi trong thời gian theo học tại trường trung học Gay-Lussac ở Limoges.

Hồi đó tôi ở trọ nhà một người họ hàng, chỉ những ngày chủ nhật mới trở về nhà. Tôi rất thích đời sống trong trường. Thừa hưởng được của cha tôi cái thú ham học và đọc sách nên sự học của tôi rất tiến bộ. Tính kiêu hãnh và cả thẹn của gia đình Marcenat ngày một tăng thêm trong tôi, không sao tránh khỏi, giống như đôi mắt trong sáng và cặp lông mày cao đặc biệt của họ tộc Marcenat. Chỉ một hình ảnh làm thăng bằng được tính kiêu hãnh của tôi là vị nữ hoàng mà tôi vẫn trung thành. Mỗi tối, trước khi ngủ, tôi thắm kể những mẩu chuyện cho bà nghe, trong đó nàng Amazone là đầu đề chính. Lúc bấy giờ nàng được gọi tên Hélène, nguyên do bởi tôi yêu nàng Hélène trong truyện của Homère; ông Bailly, giáo sư lớp đệ nhị của tôi, là người có trách nhiệm trong vụ này.

Tại sao có những hình ảnh tồn tại mãi trong đầu, nguyên vẹn như lần thứ nhất ta nhìn thấy, trong khi có những hình ảnh khác, xem ra còn quan trọng hơn, lại lu mờ rồi mau chóng tan biến hẳn? Ngay lúc này, trên một tấm phong rộng trong ký ức, hoàn toàn đúng kích thước của nó, tôi phóng lên hình ảnh một bữa chúng tôi phải làm bài thi Pháp văn, ông Bailly chậm chạp bước vào lớp, móc lên máng chiếc áo choàng kiểu các chú chăn chiên và nói:

"Thầy tìm được cho các trò một đề tài rất hay: Bài tán tụng của thi sĩ Stésichore..."

Vâng, lúc này tôi vẫn còn nhìn thấy ông Bailly rất rõ. Ông có bộ râu rậm, mái tóc ngắn hất ngược ra sau, một khuôn mặt còn lưu vết những mối đam mê rõ ràng đau khổ. Ông lôi trong cặp ra một mảnh giấy và đọc:

"Thi sĩ Stésichore làm thơ nguyên rủa Hélène vì những tai họa mà nàng đem tới cho dân tộc Hy Lạp nên bị nữ thần Vénus trừng phạt làm cho mù cả hai mắt. Thi sĩ thấu hiểu tội lỗi của mình, viết một bài tán tụng, bày tỏ sự ăn năn đã xúc phạm tới sắc đẹp."

A! Thật thích thú làm sao nếu đọc lại tám trang giấy tôi viết ra buổi sáng hôm đó. Không bao giờ tôi có thể tìm lại được sự giao cảm tuyệt diệu giữa nội tâm mình và những hàng chữ viết, không bao giờ nữa, có lẽ chỉ trừ ra trong mấy bức thư tôi đã viết cho Odile, và mới tám ngày qua, viết cho Isabelle một bức nhưng không gửi. Chủ đề hiển dăng cho sắc đẹp gợi trong tôi những âm hưởng sâu sắc, đến nỗi, tuy còn rất nhỏ mà tôi đã cảm thấy sợ hãi, và trong hai tiếng đồng hồ đã viết say mê đến dường đau đớn, hết như đang linh cảm thấy chính mình sẽ có những lý do để viết bài tán như Stésichore, dù rằng tôi đang sống trong đời sống trần gian và khó khăn này.

Nhưng tôi hẳn sẽ cho Isabelle thấy một ý niệm rất giả dối về tâm hồn một cậu học sinh mười lăm tuổi khi nói ra sự kích động hoàn toàn giấu kín trong nội tâm mình như thế. Những câu chuyện giữa tôi với lũ bạn về đàn bà và tình ái thì thường rất trâng tráo. Vài người bạn kể lại những kinh nghiệm riêng với những chi tiết kỹ thuật trắng trợn.

Phần tôi lại cho nàng Hélène của tôi hiện thân trong một thiếu phụ bạn của gia đình người bà con, nơi tôi trọ học.

Tên bà ta là Denise Aubry, người rất đẹp và trông vẻ lẳng lơ. Nếu có ai đứng trước mặt tôi mà bảo rằng bà ta có nhiều nhân tình, thì tôi liền nghĩ tới Don Quichotte, Lancelot, và muốn vác giáo tấn công những kẻ nói xấu ấy. Những bữa có bà Aubry tới dự tiệc, tôi điên lên trong trạng thái vừa sung sướng vừa lo sợ. Những lời tôi nói ra trước mặt bà ta thì thật là vô lý. Tôi ghét ông chồng bà ta, một nhà sản xuất đồ sứ vô hại và có tấm lòng rất tốt. Ở ngoài phố, những lúc tan trường, bao giờ tôi cũng ao ước gặp bà ta. Tôi nhận thấy thương vào lúc giữa trưa bà Aubry hay tới mua hoa hay bánh ngọt ở phố Porte-Tourny, đối diện nhà thờ. Những lúc đó tôi thường tìm cách tới đứng trên hè đường giữa hai tiệm bán hoa và bán bánh ngọt. Nhiều lần bà

Aubry cho phép tôi cùng đi với bà về tận cửa nhà, cái cặp học trò vẫn được kẹp dưới cánh tay.

Tới mùa hè, tôi rất dễ gặp bà Aubry tại sân quần vợt.

Một buổi tối đẹp trời, có nhiều cặp rủ nhau dùng com ở đó. Bà Aubry đã thừa biết rằng tôi yêu bà, yêu cầu tôi cũng ở lại. Bữa ăn thật vui. Tối đến, tôi nằm trên bãi cỏ dưới chân bà, bàn tay đung phải cổ chân bà, tôi nhẹ nhàng nắm lấy, bà Aubry cũng không phản đối. Sau lưng tôi có những cây sơn mai mà đến tận bây giờ tôi còn ngửi thấy mùi hương sực nức của nó. Những vì sao lấp ló xuyên qua các nhánh cây. Đó là một khoảnh khắc hạnh phúc thật tuyệt.

Lúc đêm tối hẳn, ước chừng có một chàng trai hai mươi bảy tuổi, luật sư nổi tiếng tài trí tại Limoges, bỏ lại gần Denise, tôi bắt buộc phải nghe hai người thì thầm trò chuyện. Hắn yêu cầu Denise tới gặp hắn ở Paris tại một địa chỉ hắn đưa ra; Denise nói nhỏ: "Anh im đi.", nhưng tôi hiểu rằng bà ta sẽ đến đó. Tôi nắm cổ chân bà Aubry lúc đó vẫn phó mặc trong tay tôi, vẻ sung sướng, vô tư; nhưng lại cảm nghe bị thương tổn và bỗng dung nuôi một niềm khinh rẻ đã man đối với đàn bà.

Trên bàn tôi lúc này vẫn còn cuốn sổ tay thời học sinh dùng ghi chú những điều đã đọc. Tôi thấy có ghi:

26 tháng 6, D, một mẫu tự đầu tên có khoanh một vòng tròn nhỏ chung quanh. Bên dưới ghi một câu của Barrès: "Cần phải coi thường đàn bà một chút, nhưng cũng phải biết xúc động khi ngắm họ và tự thán phục rằng đã nhận thấy trước những vật tầm thường đó một khoái cảm đến thế."

Suốt vụ hè, tôi đeo đuổi các cô gái. Tôi được biết rằng, gặp những quãng tối tăm, tôi có thể ôm lấy họ, hôn và mơn trớn thân thể họ. Giai đoạn Denise Aubry dường như đã cất được cho tôi chất lãng mạn. Tôi tự tạo một tính cách phóng đảng, có hiệu quả đến nỗi tôi thấy tràn ngập trong mình những nỗi kiêu ngạo pha cùng niềm thất vọng.

[]

